

MARIE DANS L'ŒUVRE DE DIDIER RIMAUD

Sœur Etienne Reynaud, osb

Dans un texte qui reste aujourd'hui un document de référence, sur le culte marial dans la liturgie romaine rénovée, le Pape Paul VI écrivait :

La vénération vouée par l'Église à la Mère du Seigneur constitue un puissant témoignage de sa *lex orandi* et une invitation à raviver dans les consciences sa *lex credendi*. Et inversement, la *lex credendi* de l'Église demande que partout se développe d'une manière florissante sa *lex orandi* à l'égard de la Mère du Christ¹.

Ces quelques lignes suffisent, me semble-t-il, à introduire un article consacré à l'un des acteurs les plus inspirés et les plus créatifs d'une prière mariale en langue française qui rende à la poésie son rôle de véhicule de la foi. D'un bout à l'autre de sa vie de jésuite-poète pour la gloire de Dieu et le service de la liturgie de l'Église, les textes de Didier Rimaud jaillissent de sa méditation assidue des Écritures, sous forme de chansons, de prières, d'hymnes liturgiques, de litanies, et même d'office de Vêpres ou de Cantates ! Dans tous les cas, ses mots donnent toujours à l'Église en prière de contempler le visage évangélique de Marie de Nazareth. Nous verrons pourtant comment il privilégie deux moments de son pèlerinage de foi, jusqu'à les superposer ; et c'est pour chanter la Mère de Dieu à Bethléem et la Pietà à la Croix.

1. PAUL VI, Exhortation apostolique *Marialis cultus* du 22 mars 1974.

1 – Le poète, jeune compagnon de Jésus devant la crèche

La première œuvre mariale de Didier Rimaud serait-elle la chanson « Dans un peu de houx sous la neige » dont il écrit très tôt le texte et la musique² ?

Du houx, de la neige, c'est l'hiver, c'est Noël ! C'est le mystère de « l'heureuse nuit de Bethléem » qui ne cessera de l'inspirer jusqu'à la fin de sa vie. À la crèche, impossible de séparer Jésus de Marie sa mère qui le déposa emmailloté dans une mangeoire. Ainsi, le jeune jésuite trouve-t-il d'emblée avec cette cantilène qui n'est pas encore un chant liturgique la place unique de Celle qui enfanta le Sauveur du monde.

Dans un peu de houx sous la neige / Dors au bord du chemin, / Dans un peu de houx sous la neige, / Dors au creux de mes mains !

1- N'aie pas peur, ils sont loin, très loin / Les rois puissants qui t'en voudront / De n'avoir point d'autres diamants / Qu'épine sur ton front.

4- N'aie pas peur, ils sont loin, très loin / Tous les méchants qui hurleront / Ivres de sang comme des chiens / Au soir de ta Passion.

Au nom de la Vierge à la crèche est une berceuse que Marie chantonne à son nouveau-né sur un rythme de barcarolle : « Dors au bord du chemin... Dors au creux de mes mains ». En le berçant, elle le rassure aussi : « N'aie pas peur », tout en lui révélant ce qu'elle entrevoit de son destin douloureux. Ce « n'aie pas peur » qui revient comme un refrain indique en même temps ce qui au loin est à redouter : les rois puissants,

2. Didier RIMAUD, *Les arbres dans la mer*, Desclée, 1975, « Au nom de la Vierge à la crèche », p. 168.

les soldats, les méchants, jusqu'à parler à l'Enfant, d'abord à mots couverts, du « soir de sa Passion ».

Pour comprendre comment naît sous la plume du poète cette tendre et étrange berceuse, il faut savoir que ses premières chansons « au nom de » la Vierge, des bergers, des mages sont le fruit de sa pratique du colloque ignatien, cette forme de prière contemplative proposée par Ignace de Loyola dans ses *Exercices spirituels*³. Il l'avouera d'ailleurs lui-même dans une interview parue en 1997 :

J'ai sans doute été marqué par la place de la croix dans les *Exercices spirituels* de S. Ignace : même la contemplation de la Nativité aboutit au mystère de la Croix [...]. Cela peut donner « Dans un peu de houx sous la neige »⁴.

Ainsi, sous les allures d'un Noël du folklore, cette berceuse – dans laquelle ne sont nommés ni la mère ni l'enfant – inaugure un thème sur lequel le poète jésuite écrira de nombreuses variations : le dénuement de la crèche annonce celui de la croix. C'est aussi « au bord du chemin », sur la colline du Golgotha, « au creux de ses mains », que Marie recueillera son fils mort. L'Enfant qui naît à Noël, c'est « l'Enfant de Pâque », si bien que Marie à la crèche est déjà la Pietà.

*Au nom des bergers de Noël*⁵ : Encore devant la crèche et toujours en pratiquant les *Exercices spirituels* (n°114), D.R. aimera durablement s'identifier aux bergers de Bethléem. Il reconnaît en eux ces pauvres à qui sont révélés les mystères du Royaume :

Nous ne sommes pas si malins... / Juste bon à garder nos bêtes ! / Mais nous avons le cœur en fête / Quand notre nuit se fit matin !

3. IGNACE DE LOYOLA, *Les Exercices spirituels*, La contemplation de la Nativité, n°s 111 – 117.

4. Revue *Célébrer* n° 270, mai 1997, p. 8.

5. *Les arbres dans la mer*, p. 166.

Avec bonheur, le poète se glisse dans la crèche en prenant le langage sans façon des bergers qui « découvrent Marie et Joseph, et le nouveau-né couché dans une mangeoire ». Avec eux, il raconte alors en témoin oculaire ce qu'il a vu, mais en rajoutant son grain de sel de jésuite familier de l'Écriture et de « l'application des sens » et cela donne :

Nous avons vu tenant l'Enfant, / la Vierge lue dans les prophètes : / Elle inclinait un peu la tête, / Sa joie était toute au-dedans.

Pas besoin d'anges dans les airs / Pour témoigner de la nouvelle : / le feu qui brûle au profond d'elle / En dit bien plus que leurs concerts !

Et voilà comment « au nom des bergers de Noël » D.R. parle de Marie sans emphase, avec des mots simples et choisis, des mots qui parlent aujourd'hui du Mystère de sa maternité virginale.

*Au nom des Mages*⁶. Il s'agit encore d'une sorte de cantilène biblique qui épouse le discours du poète parlant « au nom des Mages ». Dans la liturgie de l'Église, D.R. le sait, « la fête des rois » est d'abord celle du « roi des juifs » que des étrangers venus d'Orient ont longuement cherché. Loin de l'imagerie traditionnelle, ces visiteurs, en s'inclinant devant l'Enfant s'étonnent et osent l'interroger simplement, mais avec des titres insolites :

Qui es-tu Roi d'humilité, / Roi sans palais, / Roi sans armée, / Nous sommes venus t'adorer / Des bouts du monde.

Puis, ils lui parlent... des mystères de l'Épiphanie dont ils sont les prémices, en sollicitant Marie pour lui en faire le récit :

Marie pourra te raconter / Qu'avec nous, après les bergers, / Tout l'univers s'est rassemblé / Sous ton étoile.

6. *Idem*, p. 169.

Et voilà que l'étrange possessif accolé à l'étoile des mages – « ton étoile » – leur inspire de saluer l'Enfant avec quatre nouveaux titres royaux : « Petit roi juif et roi du ciel, / Notre grand Roi, l'Emmanuel. » Le premier de ces titres est un exemple significatif du caractère engagé de la poésie de D.R., qui sait que le récit du massacre des innocents suit celui des mages dans l'Évangile. L'étoile qui les a guidés clignote maintenant vers une autre étoile que porteront plus tard beaucoup d'enfants juifs innocents et leurs mères... D'une façon inattendue et allusive, la mémoire de la Shoah se trouve ainsi incluse dans la célébration du « Petit Roi juif » nommé Emmanuel.

2 – Le poète, troubadour de Notre Dame

L'art poétique de D.R. fut de réveiller les mots les plus usés du vocabulaire chrétien ; par exemple, pour ce qui concerne Marie, de redonner tout son éclat au vieux titre moyenâgeux de « Notre Dame », encore en usage aujourd'hui, ne serait-ce que pour désigner tant de nos cathédrales, à commencer par celle de Paris ! Sous sa plume, le titre tout en gardant la saveur archaïsante de l'amour courtois, exprime une dévotion affective qui s'exprime par le vouvoiement, mais aussi la familiarité d'une foi naïve⁷.

Dans *À l'enseigne de Pâques*, livre posthume édité en 2007, on trouve trois textes adressés à Notre Dame.

Se pourrait-il que *Notre Dame de la route*⁸ – au moins le refrain – date du temps du poète adolescent engagé dans le scoutisme et lecteur de Péguy ?

7. On se souvient de la célèbre « Ballade pour prier Notre-Dame » de François Villon : « Dame des cieus, régente terrienne ».

8. *À l'enseigne de Pâques*, Cerf 2007, p. 183.

Douce Dame du ciel et de la terre, / Notre Dame de la Route, / accompagnez vos enfants / sur les chemins de ce monde.

Ce refrain scande cinq strophes qui tracent toutes les routes parcourues par Marie, depuis celle qu'elle a prise en partant en hâte visiter sa cousine Elisabeth, jusqu'à celle de son ultime « Assomption » dans la gloire du ciel, en passant par la fuite en Égypte et le retour à Nazareth, le pèlerinage à Jérusalem, les routes de Galilée et la montée au Calvaire.

Vous avez pris la route à travers les collines / pour annoncer Jésus / et la joie qu'il apporte, / Soyez bénie entre les femmes !

Vous avez voyagé vers la ville royale / pour enfanter Jésus, / le plus pauvre des pauvres, / Soyez bénie entre toutes les femmes ! / **R**/ Douce Dame...

Chacun des cinq couplets est rigoureusement construit sur la structure du premier. C'est là une des constantes du style de D.R., qui rend ses textes tellement structurant pour la foi. Chaque strophe est donc composée de quatre beaux alexandrins rythmés 12/6/6 et ponctués par un refrain responsorial « Soyez bénie entre toutes les femmes ! » dont le texte est emprunté à la prière mariale la plus populaire, l'*Ave Maria*. À noter aussi que, quelle que soit la route prise par Marie, c'est toujours « pour annoncer Jésus », « pour enfanter Jésus » etc. en variant chaque fois le verbe. Comment dire plus fortement que Marie est associée à la mission de son Fils et à tous ses mystères joyeux, douloureux, glorieux !

*Jolie Dame Marie*⁹. Didier Rimaud aimait envoyer à ses correspondants, pour le Nouvel An, un texte qu'il venait d'écrire. C'est ainsi que je reçus, daté du 1^{er} janvier 1997, « Jolie Dame Marie » rédigé lors de sa retraite dans un monastère. On y reconnaît une fois encore l'écho de sa prière

9. *Idem*, p. 31.

en la fête de la Mère de Dieu, sous la forme soignée d'un long colloque en vers de six pieds. Prenant à nouveau place parmi les bergers pour « servir la Vierge Mère de Dieu comme un petit pauvre » (cf. *Les Exercices spirituels* n°114), il la salue à trois reprises sous les vocables de « Jolie Dame Marie », « Vierge Dame Marie », « Pauvre Dame Marie ».

Jolie Dame Marie / qui tenez votre enfant / avec un grand respect, / comme on fera bientôt / pour le Saint Sacrement, / tout le ciel nous a dit, / à nous pauvres bergers, / de faire ce détour, / de venir vous trouver / pour un simple bonjour / et pour vous raconter / ce que nos yeux ont vu, / nos oreilles, entendu / dans la nuit des collines / où nous gardions nos bêtes.

C'est plus qu'« un simple bonjour » ! D.R. avait indiqué à la main au-dessus du poème : « pour compléter le verset 17 du chapitre 2 de saint Luc : 'l'ayant vu, les bergers firent connaître ce qui leur avait été dit de cet enfant' ». Le retraitant s'est ainsi introduit à cet endroit de l'évangile de Noël... pour combler le vide laissé par l'évangéliste ! C'est donc des bergers que Marie reçoit l'annonce de la mystérieuse identité divine de l'Enfant sous la forme litanique des noms divins révélés par « le bel Ange de Dieu » dans la nuit de Bethléem :

Vierge Dame Marie (...) / l'Enfant que vous avez / est le Sauveur promis / par l'Ange Gabriel ; / il est fils de David, / il est Christ et Seigneur, / il est Gloire de Dieu, / il est Paix sur la terre.

La finale du colloque ne manque pas d'humour ; en effet, c'est avec « des mots de bergers » que « de la part de Dieu » Marie va recevoir son titre de « Mère de Dieu », et cela bien avant que les théologiens du Concile d'Éphèse ne la proclament *Théotokos* !

L'enfant que vous avez (...) / il est Paix sur la terre ; / les Anges l'ont chanté / avec un beau concert / de mille voix

joyeuses... / Et nous sommes venus / vous dire que vous êtes, / pauvre Dame Marie, / Sainte Mère de Dieu !

Qui a connu D.R. peut deviner par le point d'exclamation final le coup d'œil narquois du poète à l'égard des savants théologiens, mais aussi son bonheur de célébrer dans une communauté monastique la plus ancienne fête mariale de l'Église, remise en honneur dans le calendrier liturgique par la Concile Vatican II.

*Belle Dame Marie*¹⁰. Le sous-titre, « Prose de l'Assomption, le 15 Août, pour Notre-Dame de Paris » laisse supposer qu'il s'agit d'un texte liturgique commandé à D.R. par le responsable de la Maîtrise de la cathédrale, sans doute sur la musique d'une Prose en latin, exercice dont le poète est coutumier.

Marie est saluée sous le titre de « Belle Dame en Paradis », refrain qui ponctue chacune des cinq strophes de la Prose, au jour où elle « achève son exode sous le soleil de l'été ». Pour l'Église en prière, le poète fait mémoire de son pèlerinage de foi selon le parcours qu'en trace l'Évangile : depuis Nazareth jusqu'à la Chambre haute à Jérusalem, en passant par Bethléem, Cana et le Calvaire.

Quand l'Archange la salue : / 'Le Seigneur est avec toi !' / elle accueille Dieu chez nous. / Tous les Anges aujourd'hui / l'introduisent chez le Roi, / Belle Dame en Paradis !

Quand l'Église attend l'Esprit, / elle assemble ses enfants, / mère heureuse dans la foi. / au Royaume avec le Christ, / elle veille sur chacun, / Belle Dame en Paradis ! Amen, alléluia !

Parce que ses mots et son inspiration jaillissent toujours de l'Écriture en situation liturgique, D.R. a l'art des variations qui réactivent sans cesse et favorisent l'attitude mariale par excellence, celle de la méditation, de la mémoire vive des événements du salut. En étant la première en chemin, Marie,

10. *Idem*, p. 40.

le jour de son Assomption « brille déjà comme un signe d'espérance devant le Peuple de Dieu en pèlerinage¹¹ ».

3 – Le poète, hymnographe des fêtes mariales de l'année liturgique.

Le parcours de plus de 50 années de travail ininterrompu sur les chantiers pré et postconciliaires de la Réforme liturgique fait de D.R. le pionnier de la création d'hymnes en langue française. Il a 27 ans quand paraît en 1949 une de ses premières hymnes, encore chantée de nos jours ; une hymne de Noël... évidemment ! *Aujourd'hui, dans notre monde, le Verbe est né* a déjà toutes les qualités de sa poésie liturgique. Son art de l'hymne est celui de réveiller les mots endormis de l'Écriture, ici, ceux du Prologue de Jean, l'évangile de la Messe du jour ; de charpenter le poème par la reprise de mots qui se retrouvent de strophe en strophe ; d'offrir à l'assemblée liturgique de participer activement à l'acte de chant par un refrain, qui n'est autre que le chant des Anges dans la nuit de Noël ! Cela donne pour la première et dernière strophe :

Aujourd'hui, dans notre monde, le Verbe est né / Pour parler du Père aux hommes qu'il a tant aimés. / Et le ciel nous apprend le grand mystère ! / Gloire à Dieu et Paix sur terre, alléluia !

Aujourd'hui, dans notre chair est entré Jésus / Pour unir en lui les hommes qui l'ont attendu, / Et Marie, à genoux, l'offre à son Père : / Gloire à Dieu et Paix sur terre, alléluia !¹²

L'hymnaire marial de D.R. me paraît honorer de façon exemplaire la place reconnue à Marie par le Concile Vatican II au chapitre VII de la Constitution *Lumen Gentium* sur l'Église. Dès le n° 2 de *Marialis cultus*, Paul VI soulignait que

11. Cf. Constitution *Lumen Gentium* du Concile Vatican II, n° 68.

12. Je me permets de recommander le livre paru aux Éditions Vie Chrétienne, n° 588 : *Que tes œuvres sont belles ! Prier avec les hymnes de Didier Rimaud.*

le principe essentiel du culte marial selon la liturgie romaine rénovée fut « d'introduire dans le nouveau calendrier de l'année liturgique, de façon plus organique, et en marquant davantage le lien qui les unit, la mémoire de la Mère dans le cycle annuel des mystères de son Fils ». Dans les limites de cet article, je ne peux qu'énumérer les hymnes mariales écrites par le poète, avant de présenter l'une d'entre elles qui illustrera ce principe : « Comme elle est heureuse et bénie » (fête du 1^{er} janvier) ; « Un Archange envoyé de Dieu » (fête de l'Annonciation) ; « Vierge servante du Très-Haut » (fête de la Visitation) ; « D'une femme auprès d'un berceau » et « Une femme dont on n'a rien dit » (fête de l'Assomption) ; « Le cœur en joie, nous vous chantons » et « La joie de Dieu » sont sans doute des hymnes commandées pour de grands rassemblements ou pèlerinages mariaux.

*Comme elle est heureuse et bénie*¹³. C'est une hymne qui convient tout particulièrement à la solennité du 1^{er} janvier. Paul VI dit de cette fête qu'« elle est destinée à célébrer la part qu'a eue Marie au mystère du salut et à exalter la dignité particulière qui en découle pour la Mère très sainte qui nous a mérité d'accueillir l'Auteur de la vie¹⁴. »

Cette hymne est un bel exemple de ce dont La Tour du Pin parlait en inventant le mot « théopoésie », une poésie chrétienne émerveillée du mystère qu'elle évoque. En situation liturgique, elle puise son inspiration dans l'Écriture sans la citer littéralement et elle fait œuvre théologique en mettant sur les lèvres de l'Église en prière le langage de la foi.

Comme elle est heureuse et bénie / La femme qui conçut
de l'Esprit / Celui qui était dès avant l'origine ! / **R**/ Mais plus
heureuse es-tu, Marie, / D'avoir su veiller dans ton cœur /
Sur la Parole du Seigneur !

13. « À force de colombe », p. 92-93.

14. *Marialis cultus* n° 5.

Comme elle est heureuse et bénie / La femme qui a pu contempler / Son fils et son Dieu sur le foin d'une étable ! / **R/** Mais plus heureuse...

Comme elle est heureuse et bénie / La femme qui langede de ses mains / Celui qui revêt pour manteau la lumière ! / **R/** Mais plus heureuse... »

L'hymne se présente sous la forme litanique de sept strophes ouvertes par la même exclamation : « Comme elle est heureuse et bénie / La femme qui... » Ce cri d'admiration relaie à la fois la salutation d'Élisabeth « Tu es bénie entre toutes les femmes » (Luc 1, 42), et le cri d'une femme anonyme dans la foule qui entoure Jésus : « Heureuse la mère qui t'a porté et dont les seins t'ont nourri » (Luc 11, 27). Le refrain entrelace, avec l'habileté d'un scribe agile, la réplique de Jésus : « Heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent » (Luc 11, 28), et l'attitude mariale par excellence que Luc mentionne à deux reprises dans l'Évangile de l'enfance : « Marie retenait tous ces événements et les méditait dans son cœur » (Luc 1, 19 et 51).

On ne peut qu'admirer la limpidité poétique et la justesse théologique de cette hymne mariale. Heureuses les assemblées qui pourront célébrer la fête de Marie, Mère de Dieu, avec ces mots-là ! Car le poète-théologien leur donne de confesser en beauté dans chaque strophe le dogme christologique du Concile de Chalcédoine : le Christ est vrai Dieu et vrai homme, sans confusion et sans séparation. L'Enfant que Marie vient de mettre au monde, qu'elle « nourrit de son lait » et « berce dans ses bras » est « Celui dont l'amour a créé toute chose », « Celui qui commande aux puissances du monde » !

4 – Le poète, librettiste de grandes œuvres mariales

Depuis le début de son histoire de poète pour la liturgie en langue française (en 1945) jusqu'à sa mort, D.R. eut le don

de susciter entre lui et de nombreux musiciens une étroite collaboration. Il a aimé travailler avec ceux qu'il appelait ses « amis de chantiers », de manière à ce que ses textes deviennent pour les assemblées liturgiques un acte de chant qui soit un acte de foi. Sollicité par de multiples commandes pour des liturgies de grands rassemblements, il saisit ces occasions pour faire se rejoindre culte et culture.

Trois livrets marials ont en commun d'être des œuvres « lyonnaises » réalisées en étroite complicité avec deux prêtres-musiciens lyonnais :

- *Les Vêpres de l'Immaculée*. Composées par le Père Marcel Godard, Maître de chapelle de la Cathédrale et créées le 8 décembre 1984, (Livret dans *À force de colombe*, pages 217 à 221). Cette œuvre est emblématique de la créativité liturgique de D.R.

- *La Cantate intérieure*. C'est toujours dans le cadre des festivités lyonnaises du 8 décembre que D.R. fait appel à un autre musicien, le Père Henri Dumas. L'œuvre est créée le 8 décembre 1988, à l'église Saint-Bonaventure à Lyon. (Livret dans *À force de colombe*, pages 173 à 181). Elle est écrite pour petit chœur et grand chœur accompagnés d'un ensemble instrumental et d'un orgue. Cette nouvelle œuvre mariale est une méditation de sept épisodes évangéliques éclairés par les prophéties d'Isaïe, dont quatre sont ponctués par un très beau refrain d'assemblée :

La Vierge garde en sa mémoire / Un grand mystère
qu'elle sait ; / Son âme berce au jeu de croire / Les mots de
l'Ange et leur secret.

- *La Vierge à l'Enfant*. *Cantate en forme de berceau*. Composée de nouveau par le Père Godard, cette cantate est créée le 7 décembre 1996 à la Basilique de Fourvière, à l'occasion de son centenaire. (Livret dans *À l'enseigne de Pâques*, pages 248 à 256). Son titre cache, comme le poète lui-même le dévoile, « l'endroit traditionnel de la Piéta, là où la Vierge, le

vendredi saint, reçoit le Christ mort sur ses genoux 'en forme de berceau' ; l'endroit qui est pour elle, un lieu de douleur, en même temps un lieu de mémoire, et en même temps un lieu d'espérance. » Cette « composition du lieu », théologiquement très dense, structure chacun des trois mystères joyeux dont Marie se souvient « par l'entaille du cœur », « L'Annonce », « La Visite » et « La Naissance ».

Les Vêpres de l'Immaculée. On sait que la fête de l'Immaculée Conception est traditionnellement un jour de grande solennité mariale dans la capitale des Gaules. La ville de Lyon s'illumine en l'honneur de la Vierge Marie. Mais comment conserver le caractère religieux des festivités quand des technologies de pointe remplacent les modestes lampions mis aux fenêtres ? En réponse à ce questionnement pastoral – mais aussi pour faire savoir qu'il n'y a pas que la Messe dans la liturgie catholique ! – D.R. propose la création de Vêpres Solennelles de l'Immaculée. Célébration plus que concert, la part de la musique y est pourtant plus importante que dans le cadre strictement liturgique. L'œuvre est écrite pour solistes, chœurs, orgue et petit ensemble instrumental, avec participation de l'assemblée. Dès les premières mesures d'ailleurs, on comprend qu'il s'agit d'une prière quand « le public » est invité à répondre au baryton qui lance le verset rituel : « Dieu, viens à mon aide ! » Le livret suit en effet la structure de l'Office de Vêpres, avec une hymne mariale d'ouverture très lyrique composée de deux longues strophes Ô : « Ô Vierge merveilleuse ! », « Ô Mère bienheureuse ! ». Puis vient la psalmodie de trois psaumes avec antiennes, les psaumes 147, 112 et 45. Le psaume 112 qui chante en Marie « la mère heureuse au milieu de ses enfants » est traité de manière à faire participer l'assemblée par un refrain de style populaire et dansant : « Une fille d'Israël appelée Marie a trouvé grâce auprès de Dieu. » L'office se poursuit par une lecture du Livre des Proverbes : « La femme parfaite, qui la trouvera ? », suivie d'un grand Répons qui salue en Marie une annonce du jour à venir :

« Pas encore le jour ! seulement des lueurs / À l'endroit où le ciel et la terre s'épousent ». Les Vêpres culminent dans le Cantique de Marie et s'achèvent par une longue litanie mariale d'intercession, acte de chant éminemment populaire que D.R. remettra en honneur à plusieurs occasions. Lancée chaque fois par le baryton : « Sainte Mère de Dieu, / Porte du ciel, / Conduis les hommes vers ton Fils », elle est relayée par la voix d'alto : « Sainte Mère de Dieu, / Étoile du matin, / Penche-toi au chevet des mourants. / Mère d'humanité, / N'oublie pas tes enfants ». C'est alors que les chœurs et l'assemblée font entendre leur supplication : « Intercède pour nous, maintenant et demain. » Le musicien, dont on connaît la sensibilité à la prosodie musicale de la langue française, fait de cette prière d'intercession un ressac de trois vagues sonores, chantées successivement par le soliste, le chœur à l'unisson et l'assemblée à la quinte. Une telle mise en œuvre donne à la litanie conclusive des « Vêpres de l'Immaculée » une exceptionnelle puissance incantatoire.

Les deux artistes lyonnais s'accordent à partir d'un même désir : prouver que l'on peut tenir ensemble les exigences de la musique et celles de la liturgie, la qualité de l'écriture poétique et musicale et la ferveur de la foi. Ces Vêpres continuent d'ailleurs d'être célébrées chaque année, le 8 décembre à la cathédrale de Lyon.

5 – Une œuvre magistrale « Le Buisson Ardent »

D'une envergure exceptionnelle, cette œuvre a été écrite pour un événement exceptionnel, le 42^e Congrès eucharistique international qui se tenait à Lourdes en 1981, année du centenaire des Congrès eucharistiques. D.R., membre du CNPL, liturge et créateur de textes pour grands rassemblements festifs, dû prendre une part active aux préparatifs des liturgies du Congrès ; depuis le choix du thème, « Jésus Christ, pain rompu pour un monde nouveau », titre du Document de base, jusqu'aux choix des signes et symboles

comme langage commun à toute célébration chrétienne, à plus forte raison internationale. Parmi ces signes concrets et visuels, lui revint la mission de préparer une « célébration de la Parole » sous le signe du Feu. Il fallait bien avoir l'audace, le savoir-faire et la créativité de D.R. pour concevoir ce qui devint une « célébration musicale de la Parole de Dieu pour grande assemblée, avec chœurs, solistes, lecteur-récitant, 21 musiciens, bande électro-acoustique et projections » ! Sans perdre la visée de toute célébration liturgique, proclamation de la Parole de Dieu, réponse de l'homme d'aujourd'hui par la prière et par le chant, le projet relevait aussi le défi d'une collaboration avec un jeune musicien, Christian Villeneuve, compositeur à l'écriture musicale résolument contemporaine.

Dans ce haut-lieu de pèlerinage marial, le livret de la Célébration met au centre la figure de Marie sous « Le signe de la Vierge au Buisson ardent ». D.R. en trouve le support visuel (qui sera projeté dans l'immense basilique Saint Pie X) dans un célèbre tableau du XV^e siècle de Nicolas Froment conservé à la cathédrale d'Aix-en-Provence : au cœur d'un buisson qui brûle sans se consumer, se tient Marie portant son enfant. C'est cette peinture qui fournit au poète l'architecture en cinq tableaux disposés en chiasme d'une œuvre liturgique hors du commun ! Elle se présente comme une immense tapisserie entièrement tissée de paroles de la Bible, Psaumes, Isaïe, Évangile de la Nativité, Apocalypse etc. dont le fil rouge est le récit du Buisson ardent au livre de l'Exode.

Impossible d'entrer plus avant dans le contenu et la mise en œuvre liturgique et musicale de cette « Célébration de la Parole » qui prend soin de laisser sa place à la participation de l'immense assemblée par des chorals et des refrains :

Sur la terre en douleurs, / Mon corps de Vierge enfantera
le Feu !

Refrains : « Bénie, tu es bénie, Vierge Marie, entre toutes
les femmes ! »

« Aujourd'hui, tous les peuples du monde te disent bienheureuse ! »

Des mots de toujours disent avec simplicité dans l'aujourd'hui d'une liturgie exceptionnelle la dévotion du Peuple de Dieu envers la Mère de son Seigneur.

Je voudrais encore donner un exemple de la manière qu'avait D.R. d'écrire des textes ruisselants de l'Écriture sainte dont il travaillait les mots après s'être laissé travailler par eux. La quatrième partie de sa « Célébration de la Parole » s'intitule « le Buisson ardent de Noël », occasion de relire une fois encore le récit de l'Évangile de la Nativité. Or, le signe vu par les bergers – « un nouveau-né couché dans une mangeoire » – est mis en relation synchronique avec « le grand signe » vu par l'apôtre Jean dans l'Apocalypse :

J'ai vu, à Bethléem, une femme dans le Feu, revêtue de Soleil, la lune sous les pieds, couronnée de douze étoiles. Elle criait dans le travail et les douleurs d'enfantement. Elle accoucha d'un Fils, un enfant mâle (cf. Ap 12,1-2).

Par un art propre à la lectio divina, le poète-liturge offre une contemplation de la totalité du Mystère du salut auquel Marie est étroitement associée, depuis la vision du Buisson ardent de l'Exode jusqu'à celle de la Femme revêtue de soleil, en passant par celle des bergers découvrant l'Enfant et sa mère dans l'étable de Bethléem.

C'est sur la vision de la Femme revêtue de soleil que je voudrais achever ma recherche de la place de Marie dans l'œuvre de D.R. Je le ferai en citant une de ses hymnes proposée par la Liturgie des Heures à l'office des lectures du 15 août. Son titre : « Une femme dont on n'a rien dit¹⁵ » ne manque pas d'un brin de malice presque provocant... le jour où l'Église en fête célèbre l'humble servante du Seigneur élevée jusqu'à la gloire du ciel ! Le refrain de l'hymne, aux

15. *Anges et grillons*, Cerf 2008, p. 171 ; mais la première publication de l'hymne date de 1979, dans *Des grillons et des anges*, Desclée.

lumineuses rimes en i, est d'ailleurs écrit pour être répété avec bonheur par la foule qui le chante :

Aujourd'hui, / la terre et le Paradis / la proclame heureuse
et bénie : / Bienheureuse Vierge Marie !

« Une femme », c'est ainsi que Marie est nommée dans les six strophes de l'hymne où seront évoqués six moments de son pèlerinage de foi sur la terre :

Une femme dont on n'a rien dit, Si ce n'est qu'elle était
fiancée // qu'elle avait accouché // qu'elle avait trois jours
cherché /... etc.

« Une femme » : nous avons plusieurs fois rencontré cette simple appellation dans l'œuvre de D.R., et Marie de Nazareth sera de plus en plus souvent désignée ainsi dans le nouvel hymnaire marial, notamment dans celui créé par les auteurs de la CFC-Textes. S'il s'agit là d'une innovation dans le langage liturgique, elle jaillit cependant de l'Évangile, et même de la bouche de Jésus s'adressant à sa mère à Cana et au Calvaire (Jn 2, 19 et 19, 26). Mais dans un siècle profondément marqué par la sensibilité féministe, le mot prend une valeur en quelque sorte emblématique, tout en honorant la demande faite par le pape Paul VI que soit prise en compte, dans le culte rendu à la mère du Seigneur, l'image de la femme dans la société contemporaine¹⁶.

Ainsi, au terme de notre découverte de Marie dans l'œuvre de Didier Rimaud nous ne pouvons qu'être reconnaissant envers celui qui permet à notre génération après tant d'autres, de s'adresser dans sa langue maternelle à la « Femme tant priée des pécheurs¹⁷ »

Sœur Etienne Reynaud
Abbaye de Pradines
25 mars 2020

16. Cf. *Marialis cultus*, n° 34.

17. Cf. Hymne CFC pour le 15 août.